

Sous la COUPOLE

AUTOMNE 2019



4

La recherche en essor : quatre projets se distinguent en 2019



8

Portrait d'un ancien : Jean-Pierre Ollivier, à l'OTAN



10

Trois entraîneurs de l'année chez les Rouges



Le rectorat de Sophie Bouffard commence

Une énergie nouvelle à la direction de l'USB



15.02.2020



Réseau des
DIPLÔMÉS



Université de
Saint-Boniface



Festival du Voyageur



Photo : Gabrielle Touchette

Sophie Bouffard, rectrice

Tracer la prochaine décennie

Dans ce numéro

La très longue carrière
d'Alice Gilbert-Collet,
bibliotechnicienne **3**

Programmes : nouveautés à
la Faculté des arts et à
l'École de traduction **9**

Honorer Annette Saint-Pierre **13**

Ayant œuvré dans les contextes francophones minoritaires de la Saskatchewan et de l'Ontario, je suis séduite par l'ampleur des retombées multiples de l'USB dans plusieurs champs de l'activité humaine, que ce soit grâce à l'enseignement, la recherche ou du service à la communauté.

Les établissements postsecondaires, comme l'Université de Saint-Boniface (USB), jouent un rôle important dans la société grâce à la formation qu'on y offre, la recherche et l'innovation qui en émergent ainsi que les diverses contributions qu'ils apportent à la collectivité.

En ce qui me concerne, l'aspect « transformateur » de ce type d'établissements est également fondamental. Cette transformation s'opère non seulement par le transfert des connaissances à une nouvelle cohorte d'étudiants ou encore par le développement et la mobilisation des savoirs, mais aussi par l'expérience de vie acquise sur le campus. Les années de passage à l'USB constituent des années déterminantes pour nos étudiantes et étudiants, et ceci va bien au-delà de leur parcours professionnel respectif.

L'USB occupe une place remarquable dans la francophonie. Elle possède un profil unique : elle est la seule université de langue française de l'Ouest canadien. Véritable carrefour, elle héberge de façon stratégique la formation universitaire, la formation technique et professionnelle de même que l'éducation permanente. Ayant œuvré dans les contextes francophones minoritaires de la Saskatchewan et de l'Ontario, je suis séduite par l'ampleur des retombées multiples de l'USB dans plusieurs champs de l'activité humaine, que ce soit grâce à l'enseignement, la recherche ou encore du service à la communauté. Le rôle clé joué par notre université dans le développement de la vie francophone, son rayonnement culturel de même que son impact économique sont d'autres éléments qui m'inspirent et que je considère comme porteurs pour notre établissement. C'est un grand privilège pour moi de servir à titre de rectrice de cette université moderne, enracinée dans sa communauté, mais ouverte sur le monde.

Dans les pages qui suivent, vous aurez l'occasion de mieux connaître plusieurs membres de notre communauté universitaire, actuels ou anciens : quatre chercheurs aux travaux bien différents; Jean-Pierre Ollivier, qui travaille à l'OTAN; la bibliotechnicienne Alice Gilbert-Collet; des entraîneurs sportifs d'exception. Les portraits singuliers de ces personnes reflètent la diversité de notre établissement, font état de superbes réussites personnelles et révèlent un attachement profond à notre université. L'USB offre une formation de qualité, qui répond aux aspirations de notre population étudiante et aux besoins du marché de travail. Ainsi, je vous invite à découvrir certaines nouveautés en matière de programmes, notamment à l'École de traduction et à la Faculté des arts.

Je crois en la contribution exceptionnelle de l'USB à la francophonie manitobaine et bien au-delà. En effet, notre établissement regroupe une équipe de professionnels et forme des chefs de file dans une panoplie de disciplines. C'est avec fierté que nous outillons nos étudiants pour qu'ils soient pleinement confiants de relever les défis de notre monde moderne et composer avec l'environnement complexe et changeant dans lequel nous vivons.

Comme vous pouvez le constater, l'USB est un milieu où il fait bon vivre; un lieu qui invite à la découverte et au dépassement de soi, un espace dynamique d'échanges et de discussions. J'espère vous rencontrer bientôt à l'un de nos événements.

Au plaisir de vous croiser sur le campus!

Le rectrice,

Sophie Bouffard



Photos : Gabrielle Touchette

Une rectrice qui a l'Ouest canadien et la francophonie à cœur

Sophie Bouffard a commencé, à l'été 2019, son rectorat à l'Université de Saint-Boniface sous le signe de l'enthousiasme ainsi que du désir de bien connaître les gens avec qui elle travaille et de cultiver les liens avec la communauté francophone de la province.

Originaire de Lévis, au Québec, Sophie Bouffard est une artiste accomplie. Chanteuse classique, elle détient une maîtrise en interprétation vocale de l'Université Laval (2000). Durant ses années d'études au doctorat en musicologie, qu'elle obtient en 2011 de l'Université de Regina, elle poursuit parallèlement une carrière comme soprano lyrique au Canada et à l'international tout en maintenant un horaire chargé au département de musique de l'Université de Regina où elle enseigne le chant et divers cours de théorie et d'histoire de la musique, ainsi qu'au Conservatory of Performing Arts où elle assure la direction du département de chant. Au cours des années, elle cumule une riche expérience comme membre de jurys de concours nationaux. Elle a elle-même été lauréate de divers prix et récipiendaire de plusieurs subventions, notamment du Conseil des arts du Canada, du Saskatchewan Arts Board et du Conseil des arts et des lettres du Québec.

« J'étais musicienne et enseignante, mais une troisième voie s'est rapidement dessinée pour moi : celle de l'administration. » Et pourquoi donc? « Pour moi, il y a un grand plaisir dans l'administration. Nous sommes au cœur des enjeux; un contexte privilégié pour créer des espaces de réflexion, jongler avec des situations complexes et apporter des solutions concrètes. Quant au rôle de recteur ou rectrice, celui-ci se situe à la croisée des activités académiques et administratives de l'université. C'est passionnant! »

De 2002 à 2016, elle occupe d'importants postes administratifs à l'Université de Regina, dont ceux de directrice du Conservatory of Performing Arts, de directrice adjointe du Centre for Continuing Education et de directrice du Centre canadien de recherche sur les francophonies en milieu minoritaire. Elle a été la directrice principale et fondatrice de la Cité universitaire francophone, unité inaugurée en 2015 pour incarner les aspirations de la communauté fransaskoise, qui désirait un établissement doté d'un réel statut académique.

Après 14 années en Saskatchewan, souhaitant poursuivre son parcours dans le milieu universitaire et en découvrir davantage sur la francophonie canadienne en situation minoritaire, madame Bouffard déménage dans le Nord de l'Ontario pour devenir rectrice et vice-chancière de l'Université de Sudbury. Sous sa direction, un nouveau cadre stratégique est établi, un programme de leadership pour les étudiants est mis sur pied, le règlement général et les politiques institutionnelles sont revus, le Labo médias de journalisme en français est créé et une splendide tonnelle autochtone est construite. « L'Université de Sudbury est le plus ancien établissement universitaire du Nord de l'Ontario. C'est un établissement triculturel : francophone, anglophone et autochtone. Le vivre-ensemble est toujours au cœur des réflexions. C'est un véritable microcosme du Canada, et c'était fascinant à observer! »

Retour vers l'Ouest

Depuis l'été, c'est l'Université de Saint-Boniface qui profite des talents de gestionnaire, de l'entrain et de l'engagement de Sophie Bouffard. « Les communautés francophones du Canada ont des similarités, mais aussi des caractéristiques qui leur sont propres. Ici, à Saint-Boniface, je me retrouve dans un établissement bicentenaire, bien enraciné dans sa communauté, qui offre une panoplie de programmes, de niveaux universitaire et collégial. Nous avons aussi des programmes et des cours non crédités, par exemple de langue! De plus, il y a une effervescence de la recherche dans une variété de disciplines. »

Intéressée par les retombées de l'Université sur l'ensemble de la province, Sophie Bouffard veut tout d'abord rencontrer ses collègues. « Je suis nouvelle ici. Je veux connaître les gens, ce qui les habite, les approches pédagogiques qu'ils privilégient, leurs aspirations pour leur secteur ou l'Université dans son ensemble, ce qui fonctionne sur le terrain, etc. » Elle veut aussi sonder les étudiants. « J'ai eu la chance de rencontrer nos étudiantes et étudiants lors de la rentrée, c'était exaltant! »

Dans les prochaines semaines et la prochaine année, elle assurera une certaine continuité en poursuivant les projets du plan stratégique existant. S'y mêleront le plus vite possible créativité et audace. « Nous avons 200 ans d'histoire, nous devons maintenant imaginer les décennies futures, ou au moins celle à venir! »

Une carrière de plus de quatre décennies

Alice Gilbert-Collet, bibliothécaire, a travaillé 44 ans à la Bibliothèque Alfred-Monnin, ce qui en fait « l'employée des temps modernes à la plus longue carrière à l'Université de Saint-Boniface ».

Alice Gilbert-Collet est native de Notre-Dame-de-Lourdes, une communauté francophone située à 100 km au sud-ouest de Winnipeg. Elle a fait ses études primaires et secondaires en anglais, à une époque où la loi Thornton interdisait l'éducation en français. « Mais à la maison, tout était en français. Tous mes grands-parents sont venus de la France ou de la Suisse. »

La jeune Gilbert-Collet déménage ensuite à Winnipeg et y suit un cours de coiffeuse-esthéticienne. « Je n'ai pas travaillé longtemps dans ce domaine! » En effet, elle pose tout de suite sa candidature pour travailler à la bibliothèque du Collège de Saint-Boniface. Embauchée en 1975, elle relie, répare et prépare les livres pour les mettre sur les rayons. « J'enlevais la couverture des livres, je la plastifiais, puis je recollais les livres dedans. À l'époque, pour les périodiques, je fabriquais une couverture et j'y collais les numéros de l'année. Nous avions une vieille machine et il fallait faire bouillir la colle à gros bouillons. Ce faisant, j'ai mis le feu aux *Relations des jésuites* et aux *Cloches de Saint-Boniface!* » Ses premières payes sont de 2,67 \$ l'heure, selon un registre fait maison retrouvé dernièrement par hasard.

L'année 1992 en est une charnière pour Alice Gilbert-Collet, qui entreprend un cours de technicienne en documentation au Red River College. « C'était très dur. Je travaillais à temps plein en même temps. Et les cours étaient en anglais. Une fois, un professeur a dû m'arrêter, car j'avais commencé ma présentation en français sans m'en rendre compte! Heureusement, j'ai eu du soutien de mes collègues et de ma famille. » Cette formation, terminée en 1993, lui permet d'obtenir de nouvelles responsabilités – acquisitions, finances, catalogage – qu'elle chérit encore aujourd'hui.

« Nous avons aussi connu le passage de la classification Dewey à celle de la L.C. (Library of Congress). Et, évidemment, j'étais là quand le Collège est devenu Collège universitaire, puis Université de Saint-Boniface. J'ai aussi connu six recteurs et rectrices différents, de Roland Cloutier à Sophie Bouffard, arrivée l'été dernier. »

« Par contre, ce qui n'a pas changé, c'est l'atmosphère de famille qui a toujours régné chez nous. Nous avons toujours été une petite équipe d'environ six personnes. J'ai adoré mon travail, particulièrement la partie sociale! Mes collègues étaient chaleureux, solidaires. Un jour, je me suis retrouvée à être la plus ancienne... Je n'en revenais pas! » Pendant plus de 20 ans, elle a eu son bureau à côté de celui de Carole Pelchat, archiviste de l'USB. Parfois, elles n'avaient qu'à se regarder, puis elles partaient à rire!

« Durant une longue période, j'arrivais de très bonne heure le matin... 7 h au plus tard. Et je repartais souvent à 18 ou 19 h. Je travaillais aussi les fins de semaine. Il y avait tant à faire, mais j'aimais mieux ça que de m'ennuyer chez nous! »

En 44 ans de carrière, il y en a eu du changement! « Au début, tout se faisait à la main, il n'y avait pas d'ordinateurs. Nous sommes passés par toutes les étapes de l'informatique... les gros floppy disks de 8 po et tout! »

Le lecteur remarquera que nous n'avons pas exactement prononcé le mot retraite jusqu'ici... C'est que l'Université a récemment rappelé madame Gilbert-Collet pour lui offrir un horaire d'une douzaine d'heures par semaine... « Honnêtement, je n'étais pas prête pour la retraite... Je commençais déjà à trouver le temps long. Je serai très heureuse de retourner à la commande de mes livres! »



Des projets de recherche qui se distinguent

La recherche est en plein essor à l'Université de Saint-Boniface. En particulier, quatre projets portant sur des sujets bien différents ont reçu chacun une subvention.

Étudier la santé mentale des jeunes

Une équipe de recherche dirigée par la professeure Danielle de Moissac a reçu une subvention de près de 40 000 \$ de Santé Canada, par l'entremise du Consortium national de formation en santé pour un projet de deux ans s'intéressant à la santé mentale chez les étudiants en milieu postsecondaire. Le comité d'évaluation a salué la pertinence, la rigueur méthodologique ainsi que l'approche comparative du projet.

Plusieurs chercheurs de l'Université de Saint-Boniface (USB) font partie de cette équipe : Annabel Levesque, Darcelle Vigier, Florette Giasson, Ndeye Rokhaya Gueye, Paul Brochu, Rhéa Rocque et Stéfán Delaquis.

Le projet permet de poursuivre un programme de recherche fructueux. « Un sondage mené l'année dernière dans cinq universités (USB, Brandon, Ottawa, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (AQAT) et Bishop's) nous a permis de constater que la santé mentale des jeunes se dégrade depuis 2012, dit la directrice de l'équipe, Danielle de Moissac. Ceux-ci souffrent davantage d'anxiété, de dépression, de pensées suicidaires, de perte de sommeil. Cette nouvelle phase du projet, où nous procéderons à des entrevues de groupe, nous permettra de comprendre les raisons de cette détérioration. »

Les entrevues se feront dans deux universités : l'USB et l'Université d'Ottawa, toutes deux en contexte linguistique minoritaire. Six groupes seront formés et étudiés dans chaque université. « Nous pourrions voir si des groupes particuliers – étudiants internationaux, minorités sexuelles, francophones minoritaires – vivent des stress différents en lien avec leurs études. »

Pour des résultats concrets

Le transfert des connaissances revêt une importance primordiale pour Danielle de Moissac. « Nos recherches doivent avoir une suite, et les résultats doivent être connus et surtout utilisés, estime-t-elle. J'aime que mes travaux contribuent directement au développement de la société. L'année dernière, des Cafés du bien-être ont apporté de productifs échanges et des suggestions concrètes au sein du personnel universitaire, par exemple mieux faire connaître l'intervenante en santé mentale aux étudiants... ainsi que l'emplacement de son bureau! Une approche pédagogique diminuant l'anxiété étudiante liée aux exigences scolaires pourrait aussi être adoptée, de façon uniforme, par le corps enseignant. Le défi demeure de joindre les étudiants. »

« Parallèlement, nous espérons que cette étude sera menée aussi dans nos trois autres universités partenaires : Brandon, UQAT et Bishop's. Le choix de ces universités n'est pas anodin. L'USB est dans un milieu minoritaire francophone; Brandon, à majorité anglophone; l'UQAT, à majorité francophone; Bishop's, minoritaire anglophone; et l'Université d'Ottawa, bilingue. Nous pouvons établir des comparaisons en relation avec la langue. Pour la suite, nous aimerions élargir le nombre d'universités sondées. Nous pourrions nous intéresser aux universités en situation linguistique minoritaire ou encore aux petites universités. Une chose est sûre : une grande place sera faite aux universités de l'Ouest.

« Le réseautage entre nos cinq établissements a été très riche dans les dernières années. Chacun a des pistes de solution qu'il peut proposer aux autres. Cela n'est pas négligeable quand on considère que, de façon générale, les universités de petite taille ont peu de ressources en santé mentale. »

Danielle de Moissac est diplômée de l'Université de Saint-Boniface, de l'Université de Montréal et de l'Université du Manitoba. Elle a commencé à enseigner les sciences biologiques à l'USB en 2002. Ses domaines de recherche sont fort variés et émanent de besoins concrets d'organismes communautaires partageant ses mêmes champs d'intérêt : santé mentale, comportements à risque des jeunes adultes et accès aux soins de santé dans sa langue maternelle.

Danielle de Moissac, 3^e à partir de la gauche, entourée d'une partie de son équipe de recherche.



Photo : Dominique Philibert

Approfondir les connaissances sur les migrations francophones en Amérique du Nord

Photo : Dan Harper



Le professeur-chercheur Yves Frenette a obtenu du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) une subvention majeure avoisinant les 2,5 M\$ pour le projet de partenariat « Trois siècles de migrations francophones en Amérique du Nord (1640-1940) ».

« Nous sommes arrivés dans le premier sextile du classement, et nous sommes la seule petite université canadienne à avoir obtenu une subvention pour un projet de partenariat », se réjouit Yves Frenette, directeur du projet. Celui-ci sera d'une durée de sept ans et se terminera en mars 2026.

Cette recherche de grande envergure compte montrer le rôle central des migrations francophones dans la genèse et l'évolution des populations nord-américaines sur une période de trois siècles ainsi que le faire connaître auprès de divers publics. Il touche trois axes en interaction : les mouvements et les processus migratoires, les circulations culturelles et linguistiques les ayant accompagnés, et les récits auxquels ils ont donné lieu. Quatre groupes font l'objet de cette vaste enquête : les Acadiens, les Canadiens français, les Métis et les migrants provenant de France, de Belgique, de Suisse et de Syrie. Six régions seront étudiées : l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre, le Québec, les Grands Lacs et le Pays des Illinois (Haute-Louisiane), les Prairies et le Nord-Ouest Pacifique.

Une perspective interdisciplinaire misant sur la collaboration entre historiens, géographes, démographes, linguistes, ethnologues, sociologues, économistes et spécialistes des études littéraires et culturelles sera privilégiée. Non seulement le projet sera géré à l'Université de Saint-Boniface, mais son directeur, deux cochercheurs et deux collaborateurs sont issus de l'USB. « S'il concerne trois siècles du passé, ce projet nourrira les réflexions sur les enjeux d'aujourd'hui en matière d'immigration, de composition des sociétés et de vivre-ensemble. »

Participants et diffusion des résultats

Une panoplie de participants en provenance du Canada, des États-Unis et de l'Europe sont investis dans le projet : un directeur (Yves Frenette), 25 cochercheurs, 15 collaborateurs, 16 partenaires universitaires ainsi que 11 partenaires patrimoniaux. « Ces partenaires patrimoniaux, par exemple les musées, ont un rôle essentiel à jouer pour faire "sortir la recherche des universités" et rejoindre le grand public », insiste Yves Frenette.

Plus de la moitié du budget sera consacrée à la formation d'étudiants des trois cycles universitaires qui agiront comme assistants de recherche. Un coordonnateur à temps plein et un stagiaire postdoctoral seront aussi embauchés.

« Avec autant de gens impliqués – qui auront tous leur sujet, leur période et leur région de prédilection –, le grand défi sera d'assurer l'autonomie de chacun tout en visant la convergence des expertises vers la cohérence d'un grand tout. » Ainsi, la diffusion des nouvelles connaissances se fera notamment par de grandes « parties communes », par exemple un site Internet regroupant tous les résultats de recherche; une anthologie de récits de migration; et le « tronc commun » d'une exposition numérique virtuelle. Si ces pans communs donnent un rôle de choix aux technologies informatiques, d'autres moyens plus classiques de diffusion seront utilisés, dont des rencontres, des communications, l'organisation de colloques nationaux et internationaux, des articles scientifiques, des ouvrages collectifs, des éditions de textes et du matériel didactique scolaire.

Ce projet de recherche montrera le rôle central des migrations francophones dans la genèse et l'évolution des populations nord-américaines.

Ce projet de partenariat fait suite à un premier volet pour lequel Yves Frenette avait obtenu du financement en 2015-2018. Expert des francophonies des Amériques et des phénomènes migratoires ayant publié une vingtaine d'ouvrages et plus de 140 articles scientifiques ou chapitres de livre, ce professeur est aussi titulaire de la Chaire de recherche de niveau 1 sur les migrations, les transferts et les migrations francophones, logée à l'Université de Saint-Boniface.

Avant son arrivée à l'USB en 2013, Yves Frenette dirigeait l'Institut d'études canadiennes de l'Université d'Ottawa. Natif de la région de Québec, il a effectué des études en histoire à l'Université Carleton (Ottawa) et à l'Université Laval (Québec), où il a obtenu son doctorat (1988). Il a commencé sa carrière dans l'État du Maine, aux États-Unis, puis a enseigné l'histoire durant 20 ans à l'Université York (Toronto) avant de devenir professeur à l'Université d'Ottawa.

Quand les intérêts politiques se mêlent aux enjeux humanitaires

Professeure à l'Université de Saint-Boniface depuis 2017, Phi-Vân Nguyen s'est vu attribuer une subvention Savoir du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) de près de 100 000 \$ pour un projet s'intéressant aux réfugiés indochinois de la période 1975-1995. Le projet de recherche se terminera à l'été 2020.

Photo: Dan Harper



Contexte historique

En principe, une personne demandant l'asile doit prouver qu'elle craint avec raison d'être victime de persécution pour être reconnu comme réfugié. Or, une conférence internationale a rassemblé plus de soixante États à Genève en 1979 pour garantir l'asile automatique à toute personne quittant la péninsule indochinoise. Si les tourments de ceux qu'il était commun d'appeler « *boat people* » sont connus de tous, le contexte politique entourant cette crise humanitaire l'est beaucoup moins.

Le projet de recherche montrera que la conférence de 1979 répondait à des besoins à la fois humanitaires et politiques. En effet, les tensions entre le Vietnam, d'une part, et le Cambodge et la Chine, d'autre part, se sont exprimées de manière ouverte dans la troisième guerre d'Indochine en 1978-1979, mais aussi dans une crise de réfugiés particulière. Le système de départ – octroi du statut de réfugié, accueil temporaire et réimplantation – s'est d'ailleurs étonnamment poursuivi jusqu'à la fin de la guerre froide en 1989. « Que l'ONU [Organisation des Nations Unies] mette brusquement fin au programme révèle bien qu'il ne s'agissait pas de protéger des gens au sens strict de la convention de 1951, mais bien de se servir d'eux pour propager une idée, estime la chercheuse Phi-Vân Nguyen.

En soi, la conférence établissait un système de protection pour des personnes vulnérables, mais portait aussi un jugement sur la situation politique : l'expansionnisme vietnamien semblait si dangereux que n'importe qui méritait qu'on lui donne asile. » C'est donc l'imbrication des enjeux humanitaires et politiques qui sont au cœur de cette recherche.

La professeure Nguyen a formé une équipe de choc à l'USB pour réaliser ce projet de recherche : Hannah Klos (Éducation) et Sophie Sickert (Arts) analysent la couverture médiatique de cette crise dans *The Globe and Mail* et *The New York Times*, et un étudiant de l'École technique et professionnelle s'occupe quant à lui des aspects graphiques du projet (logo, infographie, site Web).

L'imbrication des enjeux humanitaires et politiques liés à la crise des réfugiés indochinois de 1975 à 1995 est au cœur de cette recherche.

Axes du projet

Le projet de Phi-Vân Nguyen étudie aussi la manière dont ont été représentés, au fil du temps, les « réfugiés du communisme ». « Car ces représentations nous font constater le décalage entre les réfugiés tels qu'ils existent dans le droit international et comment leur protection se matérialise concrètement en fonction des contextes politique, économique ou culturel. » Les transformations de l'attitude des associations humanitaires, caritatives ou religieuses à l'égard de ces réfugiés sont aussi examinées.

Plusieurs publications et communications scientifiques d'envergure internationale vont découler de ce projet. Une autre réalisation majeure sera le site Web trilingue (français, anglais, vietnamien) boatpeoplehistory.com, qui hébergera plusieurs documents d'archives venant du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés à Genève et du Secrétariat des Nations Unies, à New York. Cet outil fournira des sources de première main, une chronologie, des cartes, des idées d'ateliers, ainsi que des infographies utiles à tous les chercheurs et les enseignants s'intéressant à la conférence de 1979. Le lancement du site Web est prévu pour avril 2020.

Traduction et science citoyenne : l'exemple de Zooniverse

La professeure-chercheuse Renée Desjardins a obtenu une subvention Savoir du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), de près de 38 000 \$, pour le projet *Citizen Science, Translation, and Social Media* (Science citoyenne, traduction et médias sociaux), qui se déroulera jusqu'en avril 2020.

« Notre projet s'est classé au premier sextile sur plus de 1 500 demandes. C'est exceptionnel, souligne Renée Desjardins. À l'Université de Saint-Boniface, nos chercheuses et chercheurs se distinguent de plus en plus dans divers domaines novateurs. Cette subvention en est un bon exemple. »

Le projet consiste à examiner le rôle de la traduction et de la communication multilingue dans les plateformes sociales de science participative. « Il s'agit de plateformes sociales où on demande la participation du grand public pour confirmer ou compléter de l'information scientifique, nous renseigne Renée Desjardins. En ce qui nous concerne, nous avons choisi la plateforme populaire Zooniverse comme premier échantillon. Cette plateforme est aussi liée aux autres grandes plateformes, comme Facebook et Twitter, ce qui permet d'élargir le chantier d'étude. Nous avons recensé et étudié 132 projets sur la plateforme pendant l'année universitaire 2018-2019 et nous comptons poursuivre le même rythme pour l'année 2019-2020. »

Pour une meilleure justice linguistique

« Nous cherchons à savoir quelles sont les stratégies de traduction employées pour accroître la participation citoyenne et pour assurer la diffusion des savoirs scientifiques. Ces projets, l'invitation à y participer, la diffusion des résultats sont-ils traduits, et si oui, dans quelle(s) langue(s) et de quelle(s) façon(s)? Cette science "citoyenne" est-elle réellement inclusive ou bien écarte-t-elle les locuteurs non anglophones? Ce sont là des questions qui se rapportent à la justice linguistique. »

Chercheuse principale, Renée Desjardins pourra compter sur l'aide d'une collaboratrice qui est professeure de physique et d'astronomie à l'Université du Manitoba, Danielle Pahud. « Je ne connais pas d'autre exemple d'une collaboration étroite entre les sciences sociales et les sciences pures. Nous créons un dialogue entre les deux grandes sphères scientifiques et je trouve ça particulièrement novateur. » Le projet met aussi deux assistants de recherche à contribution, dont une étudiante de l'USB, Racky Diallo, et l'autre de l'Université du Manitoba, Neil Doerksen. Former la relève en matière de recherche est un objectif important, affirme Renée Desjardins.

Les résultats de recherche seront entre autres diffusés dans la publication *When Translation Goes Digital*, qui paraîtra chez Palgrave Macmillan, dans le cadre d'ateliers, et par l'entremise de communications arbitrées. Une partie a déjà été présentée en juin 2019 au congrès du CRSH à Vancouver et une autre présentation a eu lieu dans le cadre du congrès de la European Society for Translation Studies à Stellenbosch, en Afrique du Sud, en septembre 2019.

Diplômée en traductologie et en études canadiennes, Renée Desjardins a obtenu son doctorat de l'École de traduction de l'Université d'Ottawa sur le thème des représentations culturelles, la traduction, et les médias. Elle est l'auteure de plusieurs articles arbitrés et de l'ouvrage *Translation and Social Media* paru chez Palgrave Macmillan en 2017.

Photo : Dan Harper

De Winnipeg à Bruxelles : l'USB toujours à cœur

Contrôleur financier adjoint de l'OTAN, à Bruxelles, Jean-Pierre Ollivier a vécu une partie de son enfance et son adolescence dans les Plaines canadiennes. Entretien avec cet ancien qui a Winnipeg et l'Université tatoués sur le cœur.

Photo : gracieuseté Jean-Pierre Ollivier



Jean-Pierre Ollivier, vous vous êtes retrouvé à Winnipeg dans des circonstances pour le moins inusitées. Racontez-nous votre effervescente enfance.

Jean-Pierre Ollivier : Mon père était diplomate français, et ma mère était britannique. Je suis né au Pérou. Après des séjours en Espagne et en Algérie, papa s'est retrouvé avec un petit ennui : j'avais d'incessants problèmes de sinus! Il a ainsi demandé au gouvernement français d'être détaché dans un endroit... sec! Je suis arrivé à Edmonton à l'âge de cinq ans et j'y suis resté six ans; un si long séjour, à un si jeune âge, m'a marqué pour la vie. Puis, après deux ans en Sierra Leone, on a proposé à mon père d'aller au Vietnam... Il a plutôt choisi Winnipeg! J'avais 13 ans quand nous sommes revenus, en 1972, dans ce bout de pays qu'on aimait déjà tant.

Durant combien d'années avez-vous vécu au Manitoba?

Jean-Pierre Ollivier : J'ai vécu toute mon adolescence au Manitoba. J'ai fait ma 10^e à ma 12^e année, puis une première année universitaire au Collège de Saint-Boniface. À l'époque, les enseignements secondaire et universitaire se donnaient dans le même bâtiment. J'ai entre autres étudié avec Lise Gaboury-Diallo, future professeure et auteure bien connue. Il y avait encore quelques pères jésuites. Le recteur était l'abbé Cloutier. Je crois qu'il m'en a un peu voulu au départ; je ne comprenais pas bien ce qu'il disait... je n'avais pas l'habitude de l'accent franco-manitobain! Heureusement, mon oreille s'est vite adaptée. Mon programme était partagé entre l'USB et l'Université de Winnipeg, dont j'ai obtenu un baccalauréat ès arts spécialisé en sciences économiques. J'ai obtenu la citoyenneté canadienne durant ces années.

Mais Winnipeg n'a pas été votre dernier arrêt...

Jean-Pierre Ollivier : J'ai ensuite suivi ma famille à Melbourne, où j'ai fait une maîtrise en sciences politiques. Puis, en 1982, La Nouvelle-Orléans s'offrait à mon père pour son dernier détachement. Il a préféré Vancouver! J'ai commencé ma carrière en travaillant pour Expo 86, qui avait lieu à Vancouver. Au ministère des Affaires étrangères, où j'ai par la suite été embauché, j'ai notamment préparé les Expos 88 (Brisbane en Australie) et 92 (Séville en Espagne). J'ai passé un an à Séville à titre de responsable du pavillon du Canada. Après quelques années au privé à Vancouver, j'ai été recruté par l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) comme directeur adjoint du Bureau de l'information et de la presse.

Je suis donc parti à Bruxelles en 1989. Je suis aujourd'hui contrôleur financier adjoint de l'organisation et cela fait donc 22 ans que je poursuis ma carrière à Bruxelles.

Mais vous n'avez pas oublié Winnipeg...

Jean-Pierre Ollivier : Que ce soit Edmonton, Winnipeg ou Vancouver, j'adore le Canada. Mais j'ai un lien spécial avec Winnipeg, où les gens sont chaleureux et se tiennent. J'y ai passé mes années de *teenager*, d'étudiant universitaire. Ce sont des années formatrices. Au Collège, j'ai connu des enseignants formidables, que je pense à monsieur Beaufort Péan, ancien juge d'Haïti, ou au professeur de philosophie Taïb Soufi, qui a semé dans mon âme bien des graines de réflexion. En résumé, la ville de Winnipeg a été très importante dans ma vie, et le Collège était au centre de tout ça. J'ai encore bon nombre d'amis là-bas.

Y revenez-vous de temps à autre?

Jean-Pierre Ollivier : Quand je me promène à Saint-Boniface, je revis une jeunesse dont je garde un souvenir fantastique! Justement, j'y suis allé l'an dernier. J'ai refait le tour du Collège [maintenant l'USB], ou plutôt j'en ai fait une grande visite, car il y a tant de nouveau! Plusieurs bâtiments ont été ajoutés. Avec sa clientèle désormais très diversifiée, le Collège s'est créé un rôle international. À l'intérieur et à l'extérieur, la francophonie s'affirme. Elle n'a pas seulement « survécu », elle se déploie. Le quartier entier est revitalisé. Je parle bien sûr du boulevard Provencher, mais aussi du pont et du Musée, qui n'existaient pas en 1970. Ce que j'ai vu m'a ému.

Nouveautés en traduction

Deux nouveautés s'ajoutent à l'École de traduction : la création de cours de traduction juridique offerts en ligne et la possibilité pour les étudiants de faire des stages auprès de traducteurs agréés.

Justice Canada accorde 710 410 \$ à l'École de traduction sur quatre ans pour la création de dix cours de traduction juridique en ligne. « En réalité, explique Carmen Roberge, directrice de l'École de traduction, c'est un projet de près de 1,1 M\$, puisque la contribution de l'Université de Saint-Boniface s'élèvera à plus de 300 000 \$. » Ces cours formeront un volet en traduction juridique de 30 crédits. « Ce volet pourra s'intégrer à un baccalauréat spécialisé en traduction ou être suivi comme perfectionnement par des juristes, des traducteurs ou d'autres professionnels. Nous visons plusieurs clientèles, d'autant plus que les cours seront accessibles de partout au pays. » Trois cours seront mis sur pied par année, et ce, jusqu'en 2023. « Mais nous prévoyons accueillir une première cohorte d'ici deux ans », se réjouit la directrice.

De façon plus détaillée, il s'agira d'une formation composée de cours de droit, élaborés par des professeurs de la Faculté de droit de l'Université du Manitoba, et de cours en traduction juridique, préparés par des spécialistes issus de la communauté francophone : avocats, traducteurs, etc. « Le but ultime de ce

projet est d'élargir l'accès à des documents juridiques en français. Actuellement, beaucoup de traducteurs hésitent à traduire des textes juridiques, faute de bases nécessaires. »

DES STAGES AVEC L'ATIM

Par ailleurs, une entente a été signée en octobre 2018 avec l'Association des traducteurs, terminologues et interprètes du Manitoba (ATIM) afin que des étudiants puissent effectuer un stage individuel auprès d'un traducteur agréé membre de l'ATIM.

« Ces stages font vivre une véritable expérience de travail, dit Carmen Roberge. Pendant leur formation, nos étudiants et étudiantes acquièrent de vastes connaissances, mais ce stage permet de développer d'autres compétences pratiques. » Jusqu'à quatre étudiants peuvent profiter d'un stage durant la session d'hiver. « Nous sommes très heureux de pouvoir offrir cette opportunité. C'est indéniablement une valeur ajoutée. »

Former des leaders interculturels



Les étudiants de la Faculté des arts pourront suivre de nouveaux programmes d'études cet automne : une majeure avancée en histoire et une majeure avancée en leadership interculturel.

Ces majeures peuvent s'inscrire dans le B.A. général actuel ou être combinées dans un tout nouveau B.A. double spécialisation. La majeure en leadership interculturel est particulièrement innovatrice et prépare les étudiants et les étudiantes à relever des défis fascinants. Elle est conçue pour ceux et celles qui souhaitent développer leurs talents de leader, explorer la diversité culturelle et bâtir des ponts entre les collectivités. Ce programme n'existe qu'à l'Université de Saint-Boniface!

« L'USB est située à Winnipeg, au cœur du Canada, où les trois communautés fondatrices du pays – autochtone, francophone et anglophone – interagissent depuis le tout début, fait remarquer Alexandre Brassard, doyen de la Faculté des arts. Aujourd'hui encore, Winnipeg accueille nombre d'immigrants, et l'USB forme des étudiants francophones et francophiles du Manitoba, du Canada et du monde entier. C'est le laboratoire idéal pour s'initier aux relations interculturelles, qu'il s'agisse des rapports entre groupes linguistiques, de réconciliation avec les peuples autochtones, de métissage ou d'intégration des immigrants. »

Le programme est une majeure avancée de 48 crédits qui peut être suivie dans un B.A. général de trois ans ou dans un B.A. double spécialisation de quatre ans. Interdisciplinaire, il réunit les

perspectives de l'histoire, de l'anthropologie, de la sociologie, des sciences politiques, de la philosophie et de la sociolinguistique. Il ouvre la porte à plusieurs domaines : diplomatie, immigration, milieu communautaire, commerce international, médiation interculturelle, etc.

LE BACCALURÉAT ÈS ARTS DOUBLE SPÉCIALISATION

Pourquoi se restreindre à une spécialité quand on peut en choisir deux? Le baccalauréat double spécialisation intéressera ceux et celles qui se passionnent pour plusieurs sujets. Il marie deux formations approfondies de 48 crédits. La première est en histoire et l'autre est en relations internationales ou en leadership interculturel. La formation se termine par un stage ou par un projet de recherche. « C'est notre programme ès arts le plus poussé », dit le doyen. Un excellent tremplin vers des études supérieures, notamment vers la maîtrise en études canadiennes de l'Université, ce programme de 120 crédits prépare aussi pour des postes de cadre ou de superviseur dans les domaines de la diplomatie, des organisations internationales, de l'enseignement, de la muséologie ou du journalisme.



Entraîneurs de l'année chez les Rouges

Après une saison riche en émotions, les équipes masculine et féminine de volleyball ont établi leur meilleur classement dans l'histoire récente du programme. De plus, Evan Turenne et Guy Bourgeois ont été nommés entraîneurs de l'année par la ligue provinciale Manitoba Colleges Athletic Conference (MCAC). En futsal féminin, Justin Légaré s'est vu attribuer lui aussi le titre d'entraîneur de l'année! Une saison de bien des honneurs!



Justin Légaré

Justin Légaré reçoit le titre pour son travail avec l'équipe féminine de futsal; un sport qui s'apparente au soccer intérieur, mais qui utilise les lignes au sol et non les murs. « Nous avons eu une excellente saison avec les femmes, qui ont remporté le championnat de la MCAC. Pour l'avenir, nous visons les championnats nationaux.

Mais honnêtement, je fais seulement mon travail selon mon propre style. Tant mieux si ça donne de bons résultats! » Il a commencé à entraîner les équipes de soccer de l'USB il y a dix ans. « À l'époque, j'ai commencé par aider, par assister. J'ai remarqué que les équipes avaient du talent et que le niveau de jeu pouvait être amélioré. »

Originaire d'Ottawa, il est arrivé à Winnipeg à l'âge de 9 ans. Il a fait une technique en administration des affaires à l'École technique et professionnelle.

Durant ses études, il jouait au soccer et au basketball. Il travaille aujourd'hui à la Manitoba Blue Cross. « Ce titre m'honore beaucoup et c'est une fierté de le partager avec mon équipe. En fait, si je le pouvais, j'aimerais bien être employé à temps plein. C'est un plaisir de redonner à l'USB! »



Evan Turenne

Evan Turenne est l'entraîneur de l'équipe féminine de volleyball, et la saison 2018-2019 était sa première à la barre de l'équipe. « L'année précédente, les filles avaient connu une année plutôt décevante. Les anciennes étaient ouvertes au changement, et plusieurs nouvelles joueuses s'étaient ajoutées. Dès le début, j'ai proposé une approche,

une culture différente. L'atmosphère a été excellente. Les filles s'entendaient bien et travaillaient fort. Elles ont eu du succès en accédant aux demi-finales de la MCAC. Nous voulons faire encore mieux cette année! »

Fier Bonifacien, Evan Turenne a fréquenté l'école Lacerte, le collège Louis-Riel, puis l'USB où il a fait un baccalauréat ès arts et un baccalauréat en éducation, avant de devenir orthopédagogue. Durant ses études, il jouait au volleyball; il est heureux de pouvoir maintenant transmettre sa passion pour ce sport à l'équipe féminine de son *alma mater*.

Avant d'occuper le poste d'entraîneur en chef des Rouges, Evan Turenne a été entraîneur pendant une quinzaine d'années, d'abord au niveau secondaire, puis auprès de l'équipe féminine provinciale pendant cinq ans. Depuis huit ans, il entraîne également l'équipe du club WinMan. « Je suis bien engagé dans la communauté du volleyball au Manitoba, alors lorsqu'on m'a offert la possibilité d'entraîner l'équipe féminine ici, j'ai vu ça comme une nouvelle opportunité pour moi. » Bien sûr, son titre d'entraîneur de l'année lui fait plaisir, mais, pour ce sportif, le titre appartient à l'équipe entière, qui a été ouverte à ses idées et à son style.

Guy Bourgeois



Guy Bourgeois entraîne l'équipe masculine de volleyball depuis près de dix ans. Ce mordru d'activité physique a pratiqué de nombreux sports avant de tomber amoureux du volleyball, pour l'équilibre entre concentration personnelle et esprit d'équipe que demande ce sport.

« Nous avons eu une saison superbe avec un groupe d'individus motivés, incluant quelques légendes du volleyball à l'USB! Je suis particulièrement fier de la progression de notre programme de volleyball au cours des dernières années, tant chez les hommes que chez les femmes. L'avenir est brillant au sein de l'Association canadienne du sport collégial dont les Rouges font partie depuis cette année! »

Pour lui, obtenir le titre d'entraîneur de l'année signifie le succès de tout un système. « Cela veut dire que la structure du programme de volleyball à l'USB est en bon état, grâce aux leaders sous la coupole. Le groupe qui gère au jour le jour – Éric Lemoine, Florent Thézard, Jean Bocar Diallo, Quentin Raval – font un travail remarquable. Tous les athlètes sont bien soutenus par l'USB, ce qui est la base d'un programme sportif qui a du succès. »
Guy Bourgeois a déjà reçu le titre d'entraîneur de l'année de la MCAC pour la saison 2017-2018.



Le Réseau des diplômés présente...

Marchez, trottez ou courez!

La deuxième édition de la Grande Foulée s'est déroulée le 14 septembre 2019 avec la participation d'au-delà d'une centaine d'amis de l'USB! La Grande Foulée se veut un rassemblement annuel où diplômés, étudiants et membres du personnel, de même que les membres de la communauté, sont invités à se dégourdir les jambes sur un trajet de 5 km dans les rues de Saint-Boniface.

Cette année, de la musique en direct avec le chansonnier Édouard Lamontagne, un jeu cherche et trouve sur le parcours – pour petits et grands – et un cadeau pour tous les participants ont agrémenté la journée! Un dîner barbecue était également offert.

« La mission de promouvoir l'activité physique et le bien-être a été accomplie encore une fois cette année, souligne l'agente du Réseau des diplômés, Maxine Robert. C'était aussi une occasion pour nous de recueillir des dons pour les bourses sportives offertes par l'USB, dont la bourse Julie-Paillé. Nous sommes fiers de pouvoir compter sur la générosité des gens qui soutiennent nos athlètes. »

Marquez votre calendrier : la prochaine édition de la Grande Foulée sera le 12 septembre 2020!





Après 50 ans, les souvenirs affluent!

Une vingtaine d'anciens du baccalauréat ès arts se sont rassemblés à Saint-Boniface pour d'émouvantes retrouvailles qui se sont déroulées du 26 au 28 juillet 2019.

Pour organiser cette rencontre, l'éleveur de bisons Jacques Saquet avait formé un comité de quelques personnes, dont Edmond Timmerman, ancien président de classe. « Depuis février 2018, nous nous sommes réunis une bonne douzaine de fois, raconte monsieur Saquet. C'était souvent chez Suzanne Gagnon, autour d'un bon café et même de gâteaux! Quel plaisir! »

Mais les 43 finissants de 1969 n'ont pas été si faciles à retrouver. « L'Université nous a aidés, avec la banque de données du Réseau des diplômés qu'elle tient à jour. » Finalement, plus de la moitié ont répondu à l'appel et se sont rendus à Saint-Boniface. « Certains sont venus de loin... Louise Lafond est venue de la Gaspésie, d'autres de l'Ontario. Les gens ont raconté leur vie. Ils ont travaillé dans différents domaines, mais ce qui est curieux, c'est que plusieurs sont devenus agriculteurs comme moi. Le cours classique mène à tout! »

Le vendredi soir a eu lieu un vins et fromages. Le lendemain a été bien rempli : déjeuner chez Suzanne Gagnon, visite guidée de l'USB à 16 h, messe pour les disparus à 17 h, suivi d'un repas au centre étudiant Étienne-Gaboury. Des visites au Musée des droits de la personne et à la Fourche étaient au programme du dimanche.



Un Collège bien différent!

Le constat a été le même pour tous : l'ancien Collège a bien changé! « Les bâtiments ont été agrandis, il y a de nouvelles constructions comme le pavillon des sciences infirmières et de la santé. Notre ancienne patinoire est occupée par un stationnement et les dortoirs du 3^e étage ont été remplacés par des salles de classe. C'est bien normal, il y a au moins le double d'étudiants! Mais une chose demeure, dit l'ancien en riant : l'escalier qui menait à la salle d'études et qui nous faisait arriver droit devant le préfet de discipline... » Les étudiants étaient-ils donc turbulents? « Nous jouions des tours, surtout au dortoir. Nous aimions le coup du drap plié de façon à empêcher un gars d'entrer dans son lit! Et puis, certains échappaient au gardien de nuit pour s'évader quelques heures. Nous avions des stratagèmes pour les faire revenir à l'intérieur incognito... »

À l'époque, la salle académique avait d'autres fonctions. « Nous y faisons du théâtre et y accueillions des chansonniers, se rappelle-t-il. Je me souviendrai toujours d'y avoir entendu Félix Leclerc – le grand Félix – avec sa guitare, qu'il posait sur son pied droit. Il y avait aussi une salle de détente où on jouait aux cartes. »

Les classes universitaires étaient mixtes depuis 1959, mais les filles n'ont été admises au secondaire qu'en septembre 1969. « Nous avons donc vécu la dernière année avant la mixité de tous les niveaux. »

Une chose est sûre, Jacques Saquet ne compte pas attendre dix ans pour recommencer. « Cinq ans tout au plus! Pour ceux qui vivent à proximité, pourquoi ne pas se voir tous les ans? » L'invitation est lancée!

Pour obtenir de l'aide pour organiser des retrouvailles, communiquez avec le Réseau des diplômés par courriel à 1818@ustboniface.ca

Honorer Annette Saint-Pierre

La salle 2526 de l'Université de Saint-Boniface (USB) a été désignée, le 30 mai 2019, salle Annette Saint-Pierre. Si la nomination a été vite approuvée par le comité de sélection pour les désignations honorifiques, c'est que cette femme de 94 ans a « contribué de multiples façons exceptionnelles au développement de l'USB comme de la société. »

Annette Saint-Pierre a cofondé le Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) en 1978, qui a fait de l'Ouest canadien un champ de recherche légitime et de l'USB un point central pour la recherche. À l'USB, où elle a enseigné 17 ans, elle a aussi été la première à donner un cours de littérature canadienne-française. Elle a aussi fondé deux maisons d'édition dans l'Ouest, les Éditions du Blé en 1974 et les Éditions des Plaines en 1979, et elle a contribué en 2003 à faire de la maison natale de l'écrivaine Gabrielle Roy un musée qui a rehaussé le prestige de l'écrivaine, et donc de Saint-Boniface et du Manitoba français.

« Je suis très reconnaissante et très fière de cette nomination, et surtout d'être la première femme à avoir une salle à mon

nom à l'USB, confie Annette Saint-Pierre. Je savais que quelqu'un avait lancé cette idée pendant le colloque du CEFCO en septembre dernier, mais je pensais que ça se concrétiserait bien après ma mort! »

« Toute sa vie, Annette Saint-Pierre a posé des gestes visionnaires, fondateurs, porteurs d'élan, affirme François Lentz, ancien président du CEFCO, qui s'est occupé de constituer le dossier de demande de désignation honorifique. Elle a fait une différence réelle et durable pour la communauté. C'est une femme d'un engagement, d'une énergie et d'un enthousiasme inspirants et contagieux! »

Gabor Csepregi, recteur au moment de la désignation, renchérit : « C'est une femme de renaissance, un modèle pour la jeunesse et pour la société tout entière.

Nous sommes heureux d'avoir pu lui dédier une belle salle refaite à neuf, dans la Faculté d'éducation où elle a été très impliquée pendant sa carrière. »



Photo : Pop Comm

Des anciens et anciennes nous quittent

Quelques anciennes et anciens de l'Université de Saint-Boniface nous ont quittés durant les mois de février à septembre 2019. Après leurs études chez nous, toute leur vie, ils ont continué de contribuer à l'essor de leur communauté. Nous offrons nos sincères condoléances à leur famille et à leurs amis.

2019

Aimé Gauthier (février)

- Éléments latins 1949-1950

Eugène Hogue (février)

- Rhétorique 1957
- B.A. (Latin-philosophie) 1959

Claude Bernier (mars)

- Rhétorique 1951
- B.A. 1953
- Doctorat honorifique 2011

Jacqueline Dheere (mars)

- Diplôme secrétaire de direction 1985

Isabelle Servant (mars)

- Diplôme en communication multimédia 2004

Joseph-Arthur Dupuis (avril)

- Éléments latins, Syntaxe et Méthode 1954-1957
- Certificat en éducation 1976

Bernard Ayotte (avril)

- Diplôme du cours commercial 1935

Jeannine Gisiger (mai)

- Associée en éducation 1974
- B. Éd. 1980

Gilbert Sabourin (juin)

- Rhétorique 1963
- B.A. (Latin-philosophie) 1965

Joseph Campeau (juin)

- Éléments français 1946-1947

Jean-Jacques Serceau (juin)

- Certificat en Aide en soins de santé 1996

Michel Lépine (juillet)

- 12^e 1975

Jeannette R. Martin (août)

- B. Éd. 1981
- B.A. 1990

Joseph Sherwood (août)

- Rhétorique 1955
- B.A. (Latin-philosophie) 1957

André Boucher (août)

- B.A. 1986

Mario Cournoyer (septembre)

- Diplôme en communication multimédia 2014

Simone Gauthier (septembre)

- Diplôme secrétaire comptable 1981

La liste ci-dessus est peut-être incomplète. Pour signaler un décès, communiquez avec nous à 1818@ustboniface.ca.

CONCOURS

CONCOURS

Harmonisez les notes!

Cette édition du magazine *Sous la coupole* contient cinq notes cachées, chacune avec une lettre. Pouvez-vous les repérer et les remettre en ordre pour découvrir le mot-mystère?

Soumettez votre réponse en ligne à ustboniface.ca/concours pour courir la chance de gagner une paire de billets pour le prochain spectacle présenté par le Réseau des diplômés de l'USB en février 2020.

MOT-MYSTÈRE :

Sous la COUPOLE

Équipe de rédaction

Janis Locas (Loca communication), Dominique Philibert
(Bureau de développement et des communications)

Collaborateurs : Service de perfectionnement linguistique,
Réal Durand (Bureau de développement et des
communications)

Mise en pages : Deschenes Regnier

Commentaires ou suggestions?

Téléphone : 204-237-1818, poste 510
Sans frais : 1-888-233-5112, poste 510
communications@ustboniface.ca

Bureau de développement et des communications
Université de Saint-Boniface
200, avenue de la Cathédrale
Winnipeg (Manitoba) R2H 0H7
ustboniface.ca

    /ustboniface

Le magazine *Sous la coupole* est une publication de
l'Université de Saint-Boniface.

Numéro de publication : 41607049